



Eh bien! allez le lui demander! — Page 319, col. 1.

— Que nous importe? répondit mademoiselle Aubri, madame ne la verra jamais, puisque depuis six semaines qu'elle sait que cette enfant est ici, elle ne m'a plus parlé d'elle une seule fois.

— Et pourtant, répliqua Morin, il est impossible qu'elle ait oublié que sa nièce habite sa maison.

— Eh bien, moi, je crois qu'elle n'y pense pas du tout, reprit mademoiselle Aubri. Ah! Morin, ne voyez-vous pas qu'elle s'affaiblit beaucoup, notre pauvre maîtresse, et qu'elle est plus que jamais absorbée dans ses idées noires? Il est rare maintenant qu'elle m'adresse quelques mots pendant que je fais sa toilette. Elle maigrit d'une manière effrayante, et c'est à peine le soir si elle peut se tenir sur ses jambes. Je ne sais, mais j'ai bien peur qu'elle ne vive plus longtemps.

— Son existence est si misérable, répondit Morin, qu'une fin prochaine serait un bonheur pour elle, et surtout pour nous, ajouta-t-il d'une voix presque inintelligible, mais avec un regard atroce.

— Ah! je ne pourrais jamais désirer sa fin, répliqua tristement mademoiselle Aubri.

— Eh! mon Dieu! qui la désire? dit Morin avec impatience; je dis seulement que sa mort nous tirerait tout à fait d'embarras; car elle mourrait demain, que dans trois jours la fille de M. Georges de Saverny serait placée dans quelque bonne pension où l'on payerait six cent francs par an pour la faire élever, à la condition de n'entendre jamais parler d'elle. Alors, Ernestine, nous pourrions nous marier, nous pourrions vivre heureux dans notre petit ménage. Jusque-là, je suis trop inquiet de mon avenir pour songer à prendre une femme.

— Mais le testament est fait, dit timidement la vieille fille.

— Comme si l'on ne pouvait pas en faire un autre!

— Pour la petite Robertine? repartit mademoiselle Aubri en souriant d'un air incrédule.

— Pour la petite Robertine ou pour je ne sais

qui, répliqua Morin; on n'est sûr que de ce qu'on tient dans ce monde, surtout quand vos intérêts reposent sur les intérêts d'un homme si passionné pour ses plaisirs qu'il se serait perdu cent fois sans moi. Charles de Saverny, voyez-vous, tout avide qu'il est d'argent, ne sacrifierait pas une amourette, une partie de creps, une course, à ses affaires les plus pressantes; aucun profit, aucun avantage ne l'arrête quand il est emporté par sa rage pour tout ce qui l'amuse, et je ne serais pas surpris qu'il ne revint en France que lorsqu'il s'ennuierait de l'Italie.

— Ne lui avez-vous pas écrit à Rome?

— Sans doute, mais voilà déjà six semaines de cela et je ne reçois pas de réponse. Est-il en route? c'est ce que j'espère, car s'il tarde longtemps à revenir, il nous faut vivre ici dans une transe perpétuelle. Que la marquise change d'idées, qu'elle demande à voir l'enfant, et tout est perdu.

Mademoiselle Aubri épuisa son éloquence afin de persuader à Morin que le danger n'était pas aussi grave qu'il semblait le craindre. Mais comme Morin tenait surtout à ce qu'elle ne se relâchât point des précautions qui étaient à prendre, tous les discours de la vieille fille parurent glisser sur lui, au grand chagrin de celle qui ne pouvait supporter l'idée de savoir Morin mécontent.

Il est certain que le silence de Saverny aurait été fort étrange s'il avait été instruit du séjour de sa nièce à Vannoise; car son amour insatiable de plaisirs n'avait point empêché que depuis l'âge de vingt ans il n'eût tout fait pour s'assurer le riche héritage qu'il venait enfin d'obtenir, et certes, il ne devait pas hésiter à venir défendre une fortune acquise par tant de soins et par tant de peines; mais il ignorait complètement, ainsi qu'on va le voir, que cette fortune fût menacée.

Quelques jours après l'arrivée de Saverny à Wisbaden, sa tante avait reçu de lui la lettre la plus tendre, que, selon la coutume, Morin avait lue avant elle; car Morin, depuis longtemps, perfectionnait l'art de décacheter et de recacheter les

lettres, au point qu'une femme beaucoup moins distraite, beaucoup moins préoccupée que la marquise n'aurait jamais pu soupçonner la fraude. La marquise ne répondit pas plus à cette missive qu'elle ne le faisait d'habitude; mais, comme c'était une chose convenue pour cette rare correspondance, cela n'empêcha point Charles d'adresser six mois après une seconde lettre datée de Rome.

A cette époque, Robertine était depuis quelques jours au château, et Morin, ravi d'apprendre où il pouvait enfin joindre le voyageur, se hâta de lui mander tout ce qui se passait, en le pressant vivement de revenir aussitôt en France et d'arriver le plus tôt possible à Vannoise. Cette lettre ne parvint à Rome qu'à l'époque où Saverny venait de partir pour courir l'Italie, en sorte que Morin, pendant près de deux mois, attendit vainement une réponse.

Il n'en reçut point en effet, mais, peu de jours après l'entretien qu'on vient de lire entre la femme de chambre et lui, Charles écrivit de Naples à sa tante qu'il profitait du départ d'un navire qui se rendait à Alexandrie, et dont il connaissait le capitaine, pour aller visiter la terre sainte.

— Peste soit de la terre sainte et des écervelés qui la visitent! s'écria Morin avec fureur dès qu'il eut lu cette lettre; Dieu sait maintenant quand il reviendra! et pendant qu'il s'amuse, qu'il court le monde, c'est moi qui porte le fardeau. C'est moi qui pare tous les coups, qui suis obligé de cajoler une vieille carcasse pour donner cent mille écus de rente à cet étourneau! Je suis malheureux comme les pierres depuis que cette petite est ici, et pendant ce temps-là, monsieur voyage, monsieur se réjouit avec l'argent de sa tante! Au diable soient les mauvaises têtes! au diable soient les gens qui ne font cas de l'or que pour le dépenser!

Après ces dernières paroles, bien dignes d'un homme qui, depuis quinze ans, plaçait dans un coffre-fort dont la clef ne le quittait point, et tout ce qu'il gagnait et tout ce qu'il volait, Morin s'occupait du soin de recacheter la lettre pour la porter sans retard à la marquise.